

POINT D'ADVERSAIRE, OPÉRA-COMIQUE,

EN UN ACTE,

Paroles de M. JOSEPH PAIN,

Musique de M. PACINI.

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
Montansier, le 18 Germinal, an 13. (8 avril,
1805.)*

A P A R I S,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le
Théâtre Français, n°. 51.

A N X I V. (1806.)

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ALPHONSE , officier , habit uniforme. *M. Cazot.*
LÉONORE , jeune veuve. *Mlle. Guisot.*
D. RODRIGUE , espagnol doucereux. *M. Bosq.-Gavaudan*
D. GOMEZ , brusque. *M. Dubois.*
INÈS , suivante de Léonore. *MMmes. Mengozzi.*
PÉDRO , valet d'Alphonse. *Drouville.*
Mlle. Caroline.



La scène est à six lieues de Séville.

Nota. La Partition de cet Opéra se vend à la Typographie de la Syrène , péristile du théâtre Favart, côté de la rue Marivaux.

POINT D'ADVERSAIRE.

*Le théâtre représente une forêt ; divers massifs
d'arbres , un à chaque côté de la scène.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONORE, INÈS.

D U O.

L É O N O R E.

Eh bien ! Inès ?

I N È S.

Eh bien ! madame ?

L É O N O R E.

Personne encor ! Tu ne vois rien ?

I N È S.

Pardonnez-moi, je vois très-bien
Ce qui se passe dans votre âme.

L É O N O R E.

Le trouble y règne.

I N È S.

Et le desir.

L É O N O R E.

La crainte, hélas ! vient me saisir.

I N È S.

Mais l'espérance vous enflamme :
C'est aujourd'hui qu'il doit venir.

L É O N O R E.

Depuis trois jours il doit venir ;
Qui peut encor le retenir ?

I N È S.

Calmez le trouble de votre âme,
Ce jour saura vous réunir.

L É O N O R E.

I N È S.

Ce jour va-t-il nous réunir ?
S'il ne vient pas que devenir.

Ce jour saura vous réunir,
Votre souffrance va finir.

L É O N O R E.

Peut-être un accident funeste
Loin de moi retient-il ses pas ?
Qui sait même si le trépas...

I N È S.

Mourir d'une façon si leste,
Chez nous cela ne se voit pas;
Chassez cette crainte funeste.

L É O N O R E.

Pour rien il se croit offensé.

I N È S.

Il a l'œil juste et la main sûre.

L É O N O R E.

Dans un duel une blessure...

I N È S.

Il blesse et n'est jamais blessé.

Que l'espérance vous rassure.

L É O N O R E.

Envain ta gaité me rassure.

Depuis trois jours il doit venir;

Qui peut encor le retenir?

L É O N O R E.

I N È S.

Ce jour va-t-il nous réunir,
S'il ne vient pas que devenir.

Ce jour saura vous réunir,
Votre souffrance va finir.

L É O N O R E.

Et Fabricio t'a dit que personne, venant de Madrid, n'avait passé par ici cette nuit ?

I N È S.

Notre ponctuel jardinier m'a assuré qu'il n'avait vu depuis le coucher du soleil qu'un muletier de Pennaflor.

L É O N O R E.

Cependant, Alphonse devrait être arrivé, il m'écrit qu'il vient d'obtenir un congé, et que je le verrai à Séville, trois jours après la réception de sa lettre.

I N È S.

Nous devrions l'avoir vu plutôt, puisque nous sommes ici à six lieues de Séville, sur la route de Madrid.

L É O N O R E.

Oui, et obligées d'épier jour et nuit son passage, puisque j'habite une maison de campagne que j'ai achetée dernièrement et dont il ne me sait pas propriétaire.

I N È S.

Ici du moins, vous échappez au fatigant amour de ce D. Rodrigue, qui a pris dernièrement le nom de las Pradas, et de D. Gomez, qui se pare de celui de los Torrentos.

L É O N O R E .

Les plus ennuyeux amans de Séville et de toutes les Espagnes.

I N È S .

Il est malheureux que vous soyez forcée de les ménager.

L É O N O R E .

Tu sais que de puissans intérêts m'y obligent.

I N È S .

Gâre pour eux le retour d'Alphonse. Il sait le nom de ses deux rivaux.

L É O N O R E .

C'est une des raisons qui m'ont fait quitter Séville.

I N È S .

Excellente précaution ! Alphonse les eût provoqués.

L É O N O R E .

Et cet éclat m'eût compromise infailliblement.

I N È S .

Cependant, madame, depuis un an que nous ne l'avons vu, il peut être corrigé, il vous l'a tant promis.

L É O N O R E .

J'en doute, Inès, j'ai su que depuis peu il avait eu plusieurs affaires à Madrid... Mais on vient de ce côté.

I N È S .

Ce ne peut être Alphonse... Ah ! mon dieu, madame !

L É O N O R E . /

Qu'as-tu donc ?

I N È S .

Ce sont vos deux amans.

L É O N O R E .

O ciel ! comment, à six lieues de Séville ! si je pouvais les éviter.

I N È S .

Ils seront probablement descendus chez vous ; d'ailleurs, il n'est plus tems, les voici.

S C E N E I I .

LES PRÉCÉDENS, D. RODRIGUE, D. GOMEZ.

D. G O M E Z .

Notre arrivée, madame, vous surprend peut-être.

D. RODRIGUE.

Ma belle cousine , nous venons troubler votre solitude.

D. GOMEZ.

Vous nous avez si brusquement quittés à Séville.

D. RODRIGUE.

Fuir ainsi des gens qui ne peuvent vivre loin de vous.

L É O N O R E .

Messieurs , j'étais loin de m'attendre...

D. GOMEZ.

Nous venons passer quelques jours avec vous.

D. RODRIGUE.

Et nous ne vous quitterons que lorsque vous nous chassez.

I N È S , *bas.*

Madame , si nous les chassions tout de suite.

L É O N O R E .

Tais-toi !

D. GOMEZ.

Etes-vous enfin décidée , madame , à prévenir , en m'épousant , le procès que je serai forcé de vous intenter , si vous ne cédez pas à mon amour ?

D. RODRIGUE.

Ma belle cousine , avez-vous médité les clauses du testament de feu mon cher cousin , votre époux.

D. GOMEZ.

J'ai raison , mon avocat me l'a dit.

D. RODRIGUE.

L'acte est en bonne forme.

D. GOMEZ.

Si vous plaidez , vous êtes ruinée.

D. RODRIGUE.

Si vous refusez ma main , vous n'héritez pas.

L É O N O R E .

Je connais vos prétentions et vos titres.

I N È S .

Eh ! messieurs , quels moyens vous employez pour plaire ? un arrêt !... un testament !... sont-ce là vos armes pour soumettre un cœur ?

L É O N O R E .

En effet, messieurs, comment me décider entre vous ? je risque autant d'un côté que de l'autre, je ne puis faire un heureux sans me faire un ennemi.

D. G O M E Z .

Et vous vous faites deux ennemis...

D. R O D R I G U E .

Si vous refusez de faire un heureux.

D. G O M E Z .

Choisissez.

D. R O D R I G U E .

Prononcez.

I N È S .

Ah ! si Alphonse était là pour les mettre d'accord !

L É O N O R E .

Quoi ! aucun de vous ne veut renoncer...

D. G O M E Z .

Renoncer !... Le corrégidor Gomez, Pachéco de los Torrentos, démordre de ses prétentions.

D. R O D R I G U E .

D. Rodrigue, Vélasquez de las Pradas, est dans l'usage de ne rien céder à personne.

D. G O M E Z .

J'ai prouvé plus d'une fois que je savais trancher toutes difficultés...

D. R O D R I G U E .

Je n'ai jamais laissé voir qu'aucune menace pût m'intimider.

I N È S , *à part.*

Voilà deux braves champions ! (*bas à Léonore.*) Madame, si nous les mettions aux prises.

L É O N O R E , *bas à Inès.*

Quelle folie !

I N È S , *de même.*

Ce sont deux poltrons, il n'y aura de danger ni pour l'un, ni pour l'autre.

L É O N O R E , *de même.*

Tu crois !

I N È S , *de même.*

J'en répons !

L É O N O R E , *de même.*

Allons, je m'y décide.

D. G O M E Z , *à part.*

Elle se consulte.

D. R O D R I G U E , *à part.*

Elle délibère.

L É O N O R E , *avec dignité.*

Seigneurs, je vois qu'il est inutile de résister davantage, et je cède à l'ardeur que vous venez de faire paraître... mais ce n'est point aux ruses perfides de la chicane, aux dernières volontés d'un parent que vous devez avoir recours pour obtenir la préférence. Il est un moyen plus noble, plus digne d'un espagnol, plus digne de vous.

R É C I T A T I F.

Du tems de la reine Isabelle,
Les preux qui voulaient d'une belle,
Attendrir le cœur inhumain,
Savaient la mériter les armes à la main.

C A N T A B L E.

De cet antique usage,
Rétablissant les droits,
Je veux que le courage,
Décide seul mon choix.

A cette impatience,
Cette noble assurance,
Je juge dans ce jour
Qu'ici votre vaillance,
Egale votre amour.

A I R.

On prétend que j'ai quelques charmes,
Vous avez beaucoup de valeur;
Pour vous disputer le bonheur,
Braves guerriers, prenez les armes.
La gloire a des droits sur mon cœur;
Chevaliers, bravez les allarmes:
Au vaincu je promets des larmes,
Je donne ma main au vainqueur.

(ils veulent faire des objections, elle reprend vivement :)

A cette impatience, etc.

(elle sort.)

L'hymen pour le vainqueur , des larmes pour le vaincu ;
vous conviendrez , messieurs , que ma maîtresse fait les cho-
ses à merveille. (*elle sort.*)

S C E N E I I I.

D. GOMEZ, D. RODRIGUE.

D. GOMEZ.

La ridicule proposition !

D. RODRIGUE.

J'étais loin de m'y attendre.

D. GOMEZ.

Léonore est folle.

D. RODRIGUE.

Ma chère cousine a des idées !

D. GOMEZ.

Je ne me prêterai certainement pas à cette extravagance.

D. RODRIGUE.

Je ne crois pas que je m'y détermine.

D. GOMEZ.

Ce n'est pas que je redoute une affaire.

D. RODRIGUE.

Je n'ai jamais passé pour timide.

D. GOMEZ.

Vous devez me connaître , D. Rodrigue.

D. RODRIGUE.

Vous savez qui je suis , D. Gomez.

D. GOMEZ.

Appelez-moi de los Torrentos , c'est mon nom.

D. RODRIGUE.

Nommez-moi de las Pradas , c'est le mien.

D. GOMEZ.

Vous ne possédez pas encore l'héritage qui seul peut vous
le donner.

D. RODRIGUE.

Le gain de votre procès ne vous autorisq pas encore à
prendre le nom de cette terre.

Point d'Adversaire.

B

D. GOMEZ.

Il n'est pas sûr que vous ayez l'héritage.

D. RODRIGUE.

Il n'est pas prouvé que vous gagniez votre procès.

D. GOMEZ.

Qui oserait me le faire perdre !

D. RODRIGUE.

Qui voudrait contester mon titre !

D. GOMEZ.

Est-ce vous, seigneur de las Pradas ?

D. RODRIGUE.

Serait-ce vous, seigneur de los Torrentos ?

D. GOMEZ,

On pourrait l'entreprendre.

D. RODRIGUE.

Il serait possible de le tenter.

D. GOMEZ.

Ce ne serait pas l'épée à la main.

D. RODRIGUE.

Vous paraissez ne pas aimer les voies de fait.

D. GOMEZ.

Téméraire !

D. RODRIGUE.

Malhonnête !

D. GOMEZ, *à part.*

Laisserai-je cet affront impuni !

D. RODRIGUE, *à part.*

Rodrigue, as-tu du cœur.

D. GOMEZ, *de même.*

Ce n'est qu'un poltron !

D. RODRIGUE, *de même.*

Il ne se battra pas.

D. GOMEZ, *haut.*

Seigneur de las Pradas, j'accepte les conditions de Léonore.

D. RODRIGUE, *haut.*

Seigneur de los Torrentos, je m'y soumetts avec empressement.

D. G O M E Z.

Marchons sans tarder davantage,
Et venez me faire raison.

D. R O D R I G U E.

La menace est hors de saison,
C'est moi qui venge mon outrage.

D. G O M E Z.

Osez-vous bien me défier !

D. R O D R I G U E.

Vous flattez-vous de m'effrayer ?

Ensemble.

Combien j'enrage
D'avoir montré du cœur !
Ah ! quel dommage
Qu'il n'ait pas peur !

D. G O M E Z.

Aujourd'hui, cédez-moi sa main,
Et pour vous j'use de clémence.

D. R O D R I G U E.

Ne songez plus à son hymen,
Et je renonce à la vengeance.

D. G O M E Z.

Vous la céder, quelle arrogance !

D. R O D R I G U E.

Y renoncer, quelle imprudence !

Ensemble.

Non, non, vous l'espérez envain,
C'est à moi qu'appartient sa main.

D. G O M E Z.

Au champ d'honneur il faut me suivre.

D. R O D R I G U E.

Je vais vous montrer le chemin.

D. G O M E Z.

Vous voulez donc cesser de vivre ?

D. R O D R I G U E.

Vous voulez mourir de ma main ?

D. G O M E Z.

Allons.

D. R O D R I G U E.

Allons.

Ensemble.

Marchons enfin.

D. G O M E Z, à part.

Qu'il est brutal.

D. R O D R I G U E, à part.

Qu'il est taquin !

Ensemble.

Combien j'enrage, etc.

D. GOMEZ.

Sous peu de tems dans ce bocage
Je me rendrai sur le terrain.

D. RODRIGUE.

Pour ce soir je crains un orage,
Si nous remettons à demain.

D. GOMEZ, *à part.*

La peur lui dicte ce langage.

D. RODRIGUE, *à part.*

La crainte ainsi le fait parler.

D. GOMEZ, *de même.*

Faisons chanceler son courage.

D. RODRIGUE, *de même.*

Tâchons de le faire trembler.

D. GOMEZ.

Qui, moi, souffrir que l'on retarde!

D. RODRIGUE.

Moi, consentir à différer!

Ensemble.

Plus de délais; allons en garde...

L'orage vient, il faut rentrer.

D. GOMEZ.

A ce soir donc sans différer.

D. RODRIGUE.

A ce soir donc sans différer.

Ensemble.

Combien j'enrage

D'avoir montré du cœur!

Ah! quel dommage

Qu'il n'ait pas peur!

(*ils sortent de différens côtés, en se menaçant.*)

SCENE IV.

ALPHONSE, PÉDRO.

ALPHONSE.

Morbleu! l'inferral contretems!... postillon maudit,
mal-adroit! verser dans le plus beau chemin! briser une
roue de ma voiture! (*retournant à la coulisse.*) Malheureux!
je ne sais qui retient ma fureur...

PÉDRO.

Ce n'est pas moi, je suis plus furieux que vous. (*à la cou-*

lisse.) Le butor ! manquer de rompre le cou à un amant qui va retrouver sa maîtresse, au seigneur Alphonse et à son écuyer Pédro ! faquin ! tu devrais payer de ta vie cette insigne maladresse ! eh bien ! monsieur, vous voyez si je suis en colère !

A L P H O N S E .

Mais tout-à-l'heure tu étais de sang-froid.

P É D R O .

C'est que je n'avais pas réfléchi. (*à la coulisse.*) Le mairaud ! l'animal !

A L P H O N S E .

Allons, en voilà assez.

P É D R O .

Vous avez raison, monsieur, d'autant plus que vous vous êtes vengé noblement.

A L P H O N S E .

Moi !

P É D R O .

Avez-vous déjà oublié que vous lui avez fait l'honneur de lui proposer... (*faisant le geste d'un homme que se met en garde.*)

A L P H O N S E , *riant.*

C'est vrai ; le premier mouvement.

P É D R O .

Ah ! ah ! ah !... un postillon l'épée à la main !

A L P H O N S E .

Allons, paix !

P É D R O .

Ah ! monsieur, dona Léonore sera enchantée de vous, vous revenez bien corrigé.

A L P H O N S E .

Comment, il y a plus de huit jours que je n'ai eu d'affaires.

P É D R O .

Huit jours... attendez... Il y en a trois que nous sommes en route, et, si je ne me trompe, la veille de notre départ, au Prado.

A L P H O N S E .

Morbleu, je n'étais que second.

P É D R O.

Triste rôle pour qui joue si souvent le premier !

A L P H O N S E.

Allons , va t'informér combien il faut encore de tems pour r'accommoder ma chaise , car je veux être à Séville avant la nuit.

P É D R O.

Votre chaise ne sera prête que dans quatre ou cinq heures.
(fausse sortie.)

A L P H O N S E.

Quatre ou cinq heures ! maudit postillon !

P É D R O , *revenant.*

A propos , j'oubliais...

A L P H O N S E.

Eh bien !

P É D R O.

Ce maladroit , ce butor ! avez-vous remarqué qu'il s'est blessé.

A L P H O N S E , *ému.*

Tu crois ?

P É D R O.

Oui , monsieur , il a l'épaule un peu... mais ça ne sera rien.

A L P H O N S E , *lui donnant une bourse.*

N'importe. Tiens , va vite lui porter cela de ma part.

P É D R O.

Ah ! monsieur , ne vous corrigez jamais de cette habitude.
(il sort.)

A L P H O N S E , *le rappelant.*

Surtout fais dépêcher les ouvriers. Promets-leur de l'argent s'ils avancent.

P É D R O.

Et des coups d'épée s'ils n'avancent pas. Soyez tranquille.
(il sort en courant.)

S C E N E V.

A L P H O N S E.

Me voilà donc forcé de m'arrêter à six lieues de Séville ,

à six lieues de Léonore ! jamais accident arriva-t-il plus mal-
à propos !

C O U P L E T S .

Lorsque l'on court avec vitesse,
Vers la faveur, vers la richesse,
Par un caprice du destin,
Par méprise ou par maladresse,
Bien souvent on reste en chemin.
L'accident est fâcheux sans doute,
Mais n'égale pas le tourment
D'un tendre et malheureux amant
Forcé de s'arrêter en route.

Mélas ! à l'objet qui m'enlève,
Quand j'accours offrir mon hommage ;
Pourquoi donc, hasard inhumain,
Presqu'au terme de mon voyage,
Me fais-tu rester en chemin !
Ton pouvoir est très grand sans doute ;
Mais j'espère que d'ici demain
L'amour d'accord avec l'hymen
Ne me laissera plus en route.

Et rien à faire ici !... personne à qui parler !... Pédro
n'arrive pas... Ah ! voici quelqu'un.

S C E N E V I .

A L P H O N S E , D. R O D R I G U E .

D. R O D R I G U E , *sans voir Alphonse.*

Je ne saurais rester en place... Je suis d'une agitation !...
Je soupçonne que j'ai été trop loin dans ma scène avec le
seigneur de los Torrentos. On m'a toujours bien dit que j'a-
vais une mauvaise tête...

A L P H O N S E , *à part.*

Cette figure ne m'est point étrangère

D. R O D R I G U E , *à part.*

Voici un homme qui m'examine... N'allons pas nous faire
une nouvelle querelle.

A L P H O N S E .

Eh ! parbleu , c'est D. Rodrigue !

D. RODRIGUE.

Monsieur, je n'ai pas l'avantage....

A L P H O N S E.

Comment tu ne reconnais pas Alphonse, ton ancien camarade ?

D. R O D R I G U E.

Ah ! oui, Alphonse de Roxas, avec qui j'ai fait mes humanités à l'université de Salamanque : enchanté, mon ami.

A L P H O N S E.

Il y a, ma foi, dix ans que nous nous sommes vus. Où demeures-tu, maintenant ?

D. R O D R I G U E.

Mon cher, je passe l'hiver à Séville et l'été dans mes terres.

A L P H O N S E.

Eh bien ! nous nous verrons à Séville.

D. R O D R I G U E.

Je serai ravi de cultiver ta connaissance.

A L P H O N S E.

Ah ! ça, es-tu toujours aussi brave qu'autrefois, à Salamanque tu passais pour être un peu pol....

D. R O D R I G U E.

Prudent ! je le sais...mais, mon ami, je suis bien changé.

A L P H O N S E.

Pas possible !

D. R O D R I G U E.

Si fait, à telles enseignes qu'en cet instant même...

A L P H O N S E.

Eh bien !

D. R O D R I G U E.

J'ai rendez-vous ici pour un combat singulier.

A L P H O N S E.

A merveille ! j'arrive à propos pour te servir de second.

D. R O D R I G U E.

Mon ami, tu me fais honneur et plaisir. (*à part.*) S'il pouvait arranger l'affaire !

A L P H O N S E.

Et tu nommes ton ennemi ?

D. RODRIGUE.

Le seigneur de los Torrentos de Séville.

A L P H O N S E , *à part.*

L'un de mes deux rivaux !

D. RODRIGUE.

Un insolent qui veut se mesurer avec moi.

A L P H O N S E , *à part.*

Oh ! la bonne idée. (*haut.*) Rodrigue, écoute, as-tu bien envie de te battre ?

D. RODRIGUE.

Pourrais-tu douter?...

A L P H O N S E .

Tiens, rends-moi un service.

D. RODRIGUE.

Que desires-tu ?

A L P H O N S E .

Cède - moi ta querelle.

D. RODRIGUE.

Quoi ! sérieusement !

A L P H O N S E .

Vrai ! tu m'obligeras.

D. RODRIGUE.

Allons donc !

A L P H O N S E .

Fais-moi ce plaisir.

D. RODRIGUE.

Je ne veux pas refuser un ancien ami. (*à part.*) Bon ! (*haut.*) Cependant...

A L P H O N S E .

J'en fais mon affaire ; le lieu du rendez-vous ?

D. RODRIGUE.

Nous y sommes.

A L P H O N S E .

L'instant ?

D. RODRIGUE.

Dans une demi-heure.

A L P H O N S E .

Te voilà dégagé... laisse-moi.

D. RODRIGUE.

Je m'en vais. (*fausse sortie.*) Ne vas pas croire au moins que ce soit la peur.

Point d'Adversaire.

C

A L P H O N S E .

Non, non.

D. R O D R I G U E .

Si tu veux te dédire, il est encore tems.

A L P H O N S E .

Je ne me dédis jamais.

D. R O D R I G U E , *d part en s'en allant.*

C'est le ciel qui l'a conduit ici. (*il revient.*) Ah ! j'oubliais, je te prie, mon ami, d'en agir avec mon adversaire comme j'aurais fait moi-même.

A L P H O N S E .

N'en doute pas.

D. R O D R I G U E .

Rends-moi le service de le percer de part en part.

A L P H O N S E .

Soit.

D. R O D R I G U E .

C'est avec moi le moins qui eut pu lui arriver. Je suis bien aise de lui apprendre à vivre... Entends-tu, mon ami, de part en part. (*il sort.*)

S C E N E V I I .

A L P H O N S E .

Eh bien ! je me plaignais de n'avoir personne à qui parler ! ah ! seigneur de los Torrentos, mon bienheureux rival... nous allons donc faire connaissance... Ce Rodrigue est un garçon charmant, il s'est prêté à tout avec une grâce infinie.

S C E N E V I I I .

A L P H O N S E , D. G O M E Z , P É D R O .

P É D R O

Tenez, seigneur, voici mon maître.

A L P H O N S E .

Arrive donc, Pédro... Vous ici, D. Gomez ? (*d part.*)
Mais c'est un jour de rencontre.

D. G O M E Z .

Je viens, seigneur Alphonse, d'apprendre à l'instant vo-

tre arrivée par ce petit drôle que j'ai rencontré, je m'empresse de venir vous faire mon compliment.

A L P H O N S E .

Je suis très-flatté... A propos, j'ai aussi un compliment à vous faire. Votre dernier séjour à Madrid vous a été utile, et j'ai appris à mon départ que vous veniez d'être nommé corrégidor à Séville.

D. G O M E Z .

Ne vous pressez point de me féliciter, c'est une charge fort honorable, sans doute, mais qui peut mettre dans des situations très-pénible.

A L P H O N S E .

Comment cela, seigneur ?

D. G O M E Z .

Oui, il est telle circonstance où l'on se trouve placé entre le devoir et l'honneur.

A L P H O N S E .

Hé bien, il est facile de les concilier.

D. G O M E Z .

Pas toujours, seigneur Alphonse ; par exemple, un gentilhomme Castillan qui aurait une affaire d'honneur, devrait la terminer...

A L P H O N S E .

L'épée à la main.

D. G O M E Z .

Sans doute, l'épée à la main ; mais s'il est, par sa place, obligée de s'opposer aux duels, s'il est corrégidor, vous sentez l'embarras de sa position.

A L P H O N S E .

Oui, certes ; et par hasard, le seigneur Gomez se trouverait-il dans cette position embarrassante ?

D. G O M E Z .

Précisément. J'avais oublié que j'étais corrégidor.

P É D R O , *à part.*

Il doit être superbe sous les armes !

A L P H O N S E .

Comment, on se bat donc ici ?

D. G O M E Z.

On ne fait que cela , cette forêt est le rendez-vous de tout les spadassins de Séville.

A L P H O N S E.

En effet , la place est avantageuse , et le seigneur D. Gomez, entre l'honneur et le devoir, de quel côté penche-t-il ?

D. G O M E Z.

Nous devons nous rendre ici.

A L P H O N S E.

Ici !

D. G O M E Z.

Dans une demi-heure.

A L P H O N S E , *à part.*

Le même lieu ! la même heure ! serait-ce avec Rodrigue...
Le nom de votre adversaire ?

D. G O M E Z.

Je n'ai point de secret pour vous ; c'est un mince *idalgo* , qui se fait nommer de las Pradas.

A L P H O N S E , *à part.*

Mon autre rival ! ô fortune !

D. G O M E Z.

Mais à qui l'on pourrait contester...

A L P H O N S E , *vivement.*

Seigneur , oserai-je vous faire une prière ?...

D. G O M E Z.

Ordonnez , seigneur Alphonse.

A L P H O N S E.

Je sais dans quel embarras doit se trouver un gentilhomme Castillan , qui aurait une affaire d'honneur à terminer et qui aurait oublié qu'il est corrégidor.

D. G O M E Z.

Comme moi vous saisissez parfaitement le point de la difficulté.

A L P H O N S E.

Eh bien ! seigneur , je m'offre à la résoudre.

D. G O M E Z.

De quelle manière ?

A L P H O N S E.

Soyez tranquille. Ne vous trouvez pas au rendez-vous, j'y serai à votre place, et j'arrangerai votre affaire.

D. G O M E Z.

J'ai toute confiance en vous.

P É D R O, *d part.*

Eh bien ! il va se battre pour un autre. (*haut.*) Mais, monsieur, vous n'y pensez pas...

A L P H O N S E.

Paix.

P É D R O.

Votre chaise sera bientôt prête...

A L P H O N S E.

Elle m'attendra.

D. G O M E Z.

Mais, seigneur Alphonse, par quel moyen ?

A L P H O N S E.

Le corrégidor doit l'ignorer. Je craindrais de le replacer entre le devoir et l'honneur.

D. G O M E Z.

Je m'en rapporte donc à votre prudence. (*a part.*) C'est un fou ; mais il faut profiter de sa folie... (*haut.*) Seigneur Alphonse, je ne vous dérange pas plus long-tems. (*fausse sortie.*) Ecoutez donc, on ne sait pas ce qui peut arriver... je ne serai pas loin, si vous avez besoin de moi... non, sans façon... Je suis connu et l'on peut être tranquille avec moi... Sans adieu, seigneur Alphonse. (*il sort.*)

S C E N E I X.

A L P H O N S E, P É D R O.

A L P H O N S E.

Rencontrer mes deux rivaux avant d'arriver à Séville !

P É D R O.

Ah ça, monsieur...

A L P H O N S E.

Les moriginer en un seul jour... c'est charmant...

P É D R O.

Sérieusement, vous allez vous battre...

A L P H O N S E.

Mon épée ne me suffira peut-être pas. *Pédro*, va me chercher mes pistolets.

P É D R O.

Monsieur, y pensez-vous.

A L P H O N S E.

Vas les chercher, te dis-je.

P É D R O.

Non, monsieur.

A L P H O N S E.

Comment, maraud, tu refuses !

P É D R O.

Positivement.

A L P H O N S E.

Il faudra donc que j'y aille moi-même.

P É D R O.

Comme il vous plaira, mais je n'irai pas. (*d part.*) Il les cherchera long-tems.

A L P H O N S E.

Ah ! tu n'y veux pas aller, suffit, j'aurai soin de toi. (*d part*)
L'aventure est unique, elle fera un bruit. (*à Pédro.*) Je te chasserai, drôle. (*d part.*) Je suis sûr que l'on ne parlera que de cela à Madrid. (*d Pédro.*) Attends-moi là... tu paieras cher ta désobéissance. (*d part.*) Oh ! le bon, l'excellent tour ! (*il sort.*)

S C E N E X.

P É D R O.

Hé bien, oui, monsieur, je vous attends... je vous le paierai, soit ; mais je ne veux pas me rendre complice de vos extravagances. Ah ! quelle tête ?... si je n'aimais pas cet homme-là... monsieur, monsieur, ne vous y fiez pas, la chance peut tourner.

R É C I T A T I F.

Mon maître fut toujours fort sur le point d'honneur
Et l'épée à la main eut toujours du bonheur.

R O N D E A U.

Je voudrais, je l'assure,
 Qu'il eût... là... sans façon,
 Non pas une blessure,
 Mais une égratignure
 Par forme de leçon.

On sait que je suis brave :
 Mais jamais je ne brave
 Ceux qui ne me font rien.
 Loin d'ici le vaurien,
 Perdant toute mesure
 Qui, contre l'univers,
 A tort comme à travers,
 Pour un mot se mesure.

Je voudrais, etc.

Si te combat s'engage,
 Messieurs les spadassins,
 On connaît vos desseins ;
 Vous avez, je le gage,
 Tous un masque trompeur,
 Un courage équivoque ;
 Votre honneur provoque ;
 Au fond vous avez peur.

Je voudrais, je l'assure,
 Vous voir... là... sans façon,
 Non pas une blessure,
 Mais une égratignure
 Par forme de leçon.

S C E N E X I.

PÉDRO, LÉONORE, INÈS.

I N È S.

Je vous assure, madame, que c'est Pédro.

L É O N O R E

Je crois que tu as raison.

P É D R O.

Comment ! vous ici, madame ! Bonjour, Inès.

L É O N O R E.

Et ton maître ?

P É D R O.

Quelle sera sa surprise ! nous allons vous chercher à Séville.

I N È S.

Il paraît que vous vous amusez en route.

P É D R O.

Bien malgré nous ; un mal-adroît postillon nous a culbutés à l'entrée de la forêt.

L É O N O R E.

Alphonse est-il blessé ?

P É D R O.

Pas encore, madame ?

L É O N O R E.

Que veux-tu dire ?

P É D R O.

Mon maître a trouvé ici de l'occupation.

L É O N O R E.

Il s'est déjà fait une querelle ?

P É D R O.

Non, madame, il en a pris, une toute faite.

L É O N O R E.

Je ne comprends pas...

P É D R O.

Il faut donc vous dire qu'il se bat par procuration. Un brave gentilhomme que nous avons connu à Madrid, et que nous venons de rencontrer, a bien voulu se défaire, en faveur de mon maître, de sa part d'un petit exercice à feu où il était invité.

L É O N O R E.

Quelle imprudence ! comment malgré mes prières et ses promesses....

I N È S.

Quel est le brave gentilhomme ?

P É D R O.

Le seigneur D. Gomez. Son adversaire est un certain . . .

I N È S.

De las Pradas peut-être ?

P É D R O.

Tu l'as nommé.

L É O N O R E , *bas à Inès.*

Quand je te disais qu'ils s'étaient défiés.

I N È S , *bas à Léonore.*

Je ne l'aurais jamais cru.

L É O N O R E , *à Pedro.*

Et ton maître se bat pour D. Gomez ?

P É D R O .

Oui , madame.

L É O N O R E , *bas à Inès.*

Il ignore donc que D. Gomez est aussi son rival !

I N È S , *bas à Léonore.*

Les nouveaux noms auront produit cette méprise.

L É O N O R E .

En ce cas , je suis tranquille. L'aventure est plaisante , je veux aussi prendre part et donner à M. Alphonse une petite leçon.

I N È S .

Il la mérite bien.

P É D R O .

Madame venait donc au-devant de nous ?

L É O N O R E .

On te contera cela.

P É D R O .

Je cours avertir mon maître.

L É O N O R E .

Garde t'en bien. Tu ne m'auras pas vu , entends-tu.

P É D R O .

Suffit ; mais , madame , daignez ménager mon maître , ne lui donnez pas une leçon trop forte.

L É O N O R E .

J'aurai égard à ta recommandation.

I N È S .

Nous sommes indulgentes et le coupable est aimé.

L É O N O R E .

Surtout ne vas pas lui dire que je suis près de lui.

P É D R O .

Comptez sur ma discrétion.

I N È S .

Adieu , Pedro.

Point d'Adversaire.

D

Adieu , charmante.

(elles sortent.)

S C E N E X I I .

P É D R O .

Certainement , je me garderai bien d'avertir mon maître. Je lui souhaitais une correction , Léonore s'en est chargée ; j'ignore quel moyen elle prendra ; mais il s'agit de faire une malice , et là-dessus on peut s'en rapporter à une femme.

S C E N E X I I I .

A L P H O N S E , P É D R O .

A L P H O N S E .

Pédro... Pédro ! où as-tu donc mis mes pistolets ?

P É D R O .

Comment , monsieur , vous ne les avez pas trouvés !

A L P H O N S E .

Tu le vois.

P É D R O .

C'est étonnant , je les avais cependant bien cachés.

A L P H O N S E .

Maudit espiègle !

P É D R O .

Voulez-vous que je vous les aille chercher ?

A L P H O N S E .

Non , je m'en passerai. Vas-t-en.

P É D R O .

J'obéis. (*fausse sortie. Il contrefait Gomez.*) Monsieur , on ne sait pas ce qui peut arriver , je ne serai pas loin , si vous aviez besoin de moi.

A L P H O N S E .

C'est bon.

S C E N E X I V .

A L P H O N S E .

Maintenant , j'attends de pied ferme mes champions ; mais s'ils arrivent ensemble ! eh bien ! chacun à son tour.

R É C I T A T I F.

La fortune de moi semble s'être occupée ,
Et pour me rendre en tout vainqueur,
Promet Léonore à mon cœur
Et mes rivaux à mon épée.

A I R.

Ah ! contre moi , venez , nobles rivaux,
Unir vos efforts redoutables ;
Préparez moi des triomphes nouveaux.
Mon bras , après un long repos ,
Va porter des coups formidables.
Paraissez , paraissez.

S C E N E X V.

ALPHONSE, RODRIGUE, *entrant sans être vu et se cachant derrière un arbre.*

D. RODRIGUE.

Sans bruit , approchons nous ,
Voyons si l'ennemi se trouve au rendez-vous.

A L P H O N S E.

Mais personne ne vient , cette lenteur m'irrite.
Malheur à qui des deux paraîtra le premier.

D. RODRIGUE.

Pauvre Gomez ! ce jour est pour toi le dernier ;
Mais il prévoit son sort , et le poltron l'évite.

A L P H O N S E.

Paraissez , paraissez.

S C E N E X V I.

LES PRÉCÉDENS, GOMEZ, *entrant comme Rodrigue, mais de l'autre côté.*

D. G O M E Z.

Approchons nous sans bruit,
Voyons comment ici Rodrigue se conduit.

A L P H O N S E.

Fiers ennemis , je vous défie.

D. G O M E Z.

Rodrigue , c'est fait de ta vie...
Mais le lâche n'est point ici ,

A L P H O N S E.

Me laisserez-vous seul ainsi !
Sur qui va tomber ma furie ?

D. RODRIGUE.

Mais c'est Gomez que j'aperçois.

D. GOMEZ.

C'est Rodrigue que j'entrevois.

D. GOMEZ, D. RODRIGUE.

A ses yeux gardons de paraître.

ALPHONSE.

Fiers adversaires, montrez vous,

Venez vous livrer à mes coups.

D. GOMEZ, D. RODRIGUE.

Voyons s'il marche au rendez-vous.

D. GOMEZ.

Il reste.

D. GOMEZ.

Il demeure.

D. GOMEZ, D. RODRIGUE.

Ah! le traître!

Ensemble.

ALPHONSE.

D. GOMEZ, D. RODRIGUE.

Fiers adversaires, montrez vous, Il n'ira pas au rendez-vous,

Venez vous livrer à mes coups. Quelqu'un s'avance, sauvons nous.

SCENE XVII.

ALPHONSE, INÈS.

INÈS.

Ma maitresse ne se trompait pas, c'est bien le seigneur
Alphonse.

ALPHONSE.

Que vois-je ? Inès!

INÈS.

Dona Léonore vous attend, monsieur.

ALPHONSE.

Ma chère Léonore est ici ?

INÈS.

Sans doute, cette maison que vous apercevez entre ces
arbres est la sienne. Elle est venue vous y attendre.

ALPHONSE.

Quelle surprise ! quel bonheur !...

INÈS.

Allons, monsieur, venez donc vite, on m'envoie vous
chercher.

A L P H O N S E , *à part.*

Et mon rendez-vous ? (*à Inès.*) Je te suis.

I N È S .

Et vous restez là !

A L P H O N S E .

Dans un moment. (*à part.*) Ah ! quel embarras !

I N È S .

Comment, monsieur, est-ce ainsi que vous répondez à l'empressement de ma maîtresse ?

A L P H O N S E .

Oh ! je n'en ai pas moins qu'elle... mais c'est que...

I N È S .

Ah ! je vois ce que c'est, vous ne l'aimez pas.

A L P H O N S E .

Moi ! tu peux penser ?

I N È S .

Eh bien ! je vais le lui dire.

A L P H O N S E .

Ah ! mon dieu !

I N È S .

Voilà les hommes ! parjures , inconstans.

A L P H O N S E .

Ma chère Inès , je t'assure...

I N È S .

Fourbes , ingrats.

A L P H O N S E .

J'aime Léonore plus que jamais.

I N È S .

Eh bien , venez donc.

A L P H O N S E .

Si je pouvais t'apprendre.

I N È S .

Je devine tout, monsieur, vous avez un rendez-vous.

A L P H O N S E .

Non pas, mais une affaire pressante. (*à part.*) Quel supplice.

I N È S .

C'est assez , je vais rejoindre ma maîtresse et l'engager à repartir sur-le-champ.

A L P H O N S E.

Garde-t'en bien. (*à part.*) Que faire ?

I N È S.

Adieu, seigneur Alphonse...

A L P H O N S E.

Inès, un moment. (*à lui-même.*) Ma foi, l'heure est passée... personne n'a paru... je puis bien...

I N È S.

Avez-vous fait vos réflexions ?

A L P H O N S E.

Conduis-moi vers ta maîtresse.

S C E N E X V I I I.

A L P H O N S E, L É O N O R E, I N È S.

L É O N O R E, *enveloppée d'un manteau et couverte d'un grand chapeau qui lui cache la figure. Grossissant sa voix.*
J'arrive au rendez-vous.

A L P H O N S E, *à part.*

Serait-ce un de mes rivaux ?

L É O N O R E.

Vous sortez, monsieur ?

A L P H O N S E.

Je vous entends... Adieu Inès.

I N È S.

Je vois de quoi il s'agit, et cette fois ma maîtresse le saura.
(*elle sort.*)

S C E N E X I X.

A L P H O N S E, L É O N O R E.

A L P H O N S E.

Vous vous êtes bien fait attendre, monsieur.

L É O N O R E.

Croyez-vous, monsieur, que votre affaire soit la seule qui m'occupe ? j'en ai beaucoup de ce genre.

A L P H O N S E.

Point de fanfaronade, avant d'en venir aux mains, ap-

prenez-moi qui je vais combattre ; êtes-vous l'adversaire de D. Rodrigue ou celui de D. Gomez !

L É O N O R E .

Quoi ! vous vous battez pour D. Gomez et pour D. Rodrigue !

A L P H O N S E .

Sans doute.

L É O N O R E .

Le trait est bien digne de vous. (*à part.*) Je le tiens.

A L P H O N S E .

Enfin qui êtes-vous ? de los Torrentos ou de las Pradas ?

L É O N O R E .

Ni l'un ni l'autre et tous deux à la fois.

A L P H O N S E .

Que voulez-vous dire ?

L É O N O R E .

Que je vais comme vous, me chargeant des querelles d'autrui, et que les seigneurs de los Torrentos et de las Pradas m'ont donné leur confiance.

A L P H O N S E .

Quoi ! je n'aurais pas affaire à mes deux rivaux !

L É O N O R E .

Convendez, monsieur, qu'il est beau, sublime de se couper ainsi la gorge pour le compte des autres.

A L P H O N S E .

De grâce, finissons.

L É O N O R E .

Ah ! c'est le *nec plus ultra* de la bravoure.

A L P H O N S E .

Je commence à douter de la vôtre.

L É O N O R E .

La mienne, monsieur ! jusqu'ici l'on m'a toujours rendu les armes.

A L P H O N S E .

Vous me poussez à bout... l'épée à la main.

L É O N O R E .

Un moment, nous avons deux querelles à terminer. Par laquelle commencerons-nous ?

A L P H O N S E .

Qu'importe !

L É O N O R E .

Il est bon de s'entendre. Si je vous tue pour de los Torrentos, que vous ferai-je pour de las Pradas ?

A L P H O N S E .

Songez plutôt à vous.

L É O N O R E .

Allons, je vous ménagerai pour le premier.

A L P H O N S E .

Êtes-vous ici pour discourir ?

L É O N O R E .

Patience , je n'ai pas encore tout dit.

A L P H O N S E .

Je ne veux rien entendre.

L É O N O R E .

Quelle vivacité ! il faut cependant que vous sachiez que vous avez la bonté de vous battre pour vos deux rivaux.

A L P H O N S E .

Comment , Rodrigue et Gomez.

L É O N O R E .

Oui. Rodrigue de las Pradas et Gomez de los Torrentos prétendent à la main de Léonore.

A L P H O N S E .

Mais, comment se fait-il ?

L É O N O R E .

Des surnoms pris nouvellement et que vous ignorez , ont causé votre erreur et vous auraient mis dans la ridicule nécessité de vous battre contre vous-même si je n'étais venu à votre secours.

A L P H O N S E .

Je n'ai donc point d'adversaire ?

L É O N O R E .

Pardonnez-moi , je suis le vôtre.

A L P H O N S E .

Je ne dois avoir affaire qu'à mes rivaux.

L É O N O R E .

Eh bien , moi seul je suis à traindre pour le seigneur Alphonse.

A L P H O N S E .

Vous ?

L É O N O R E .

Je puis lui ravir la main de Léonore...

A L P H O N S E .

Alphonse l'obtiendra malgré vous.

L É O N O R E .

J'en doute , elle ne fait rien sans mon consentement , je dispose entièrement d'elle , et elle ne vous épousera que lorsque je voudrai bien.

F I N A L E .

A L P H O N S E .

Défends tes jours , c'est trop d'audace.

L É O N O R E .

Je ris d'une vaine menace.

A L P H O N S E .

Envain tu veux me dérober
L'excès de tes justes allarmes.

L É O N O R E .

Si contre vous je prends les armes ,
A mes pieds vous allez tomber.

A L P H O N S E .

Ensemble.

L É O N O R E .

D'un tel excès d'audace
Ma patience est lasse ,
Redoute mon courroux
Et mes transports jaloux.

Je ris de votre audace
Et de votre menace ,
Que les amans sont fous
Dans leurs transports jaloux.

S C E N E X X .

L E S P R É C É D E N S , D. R O D R I G U E .

D. R O D R I G U E , à part.

Sachons le succès de l'affaire.

(à Alphonse.) Eh bien ! notre homme est-il venu ?

A L P H O N S E , montrant Léonore.

Sais-tu quel est ce téméraire ?

D. R O D R I G U E .

Ce cavalier m'est inconnu.

A L P H O N S E .

Vraiment !

D. R O D R I G U E .

Jamais je ne l'ai vu.

Point d'Adversaire.

■

S C E N E X X I.

L E S P R É C É D E N S , D . C O M E Z .

D . G O M E Z , *d part.*

Sachons le succès de l'affaire.

(Appercevant D. Rodrigue.)

A la fin notre homme est venu.

ALPHONSE, *montrant Léonore.*

Connaissez-vous ce téméraire ?

D . G O M E Z .

Ce cavalier m'est inconnu.

A L P H O N S E .

Vraiment !

D . G O M E Z .

Jamais je ne l'ai vu.

D . R O D R I G U E , D . G O M E Z , *se montrant l'un l'autre.*

Voilà, voilà mon adversaire.

A L P H O N S E .

Apprenez un autre mystère,

En moi vous voyez un rival.

D . R O D R I G U E , D . G O M E Z .

Alphonse ! ô contretems fatal !

Qui, vous amant de Léonore !

Ensemble.

T O U S T R O I S .

L É O N O R E .

Ici tout le monde l'adore.

Ici tout le monde m'adore.

A L P H O N S E .

Mais quel est ce dernier venu ?

D . R O D R I G U E .

Je le répète, je l'ignore.

D . G O M E Z .

Il m'est tout à fait inconnu.

A L P H O N S E .

S'il faut l'en croire, c'est encore

Un autre amant de Léonore.

L É O N O R E , *se découvrant.*

C'est Léonore !

T O U S .

Léonore ! je reste confondu.

A L P H O N S E , D . R O D R I G U E , D . G O M E Z .

L É O N O R E .

Léonore elle-même,

Quelle surprise extrême,

A ce coup imprévu

Me serais-je attendu.

En me voyant moi-même,

Leur surprise est extrême,

A ces coups imprévus

Ils restent confondus.

L É O N O R E.

On prétend que j'ai quelques charmes,

a Alphonse.

Vous avez beaucoup de valeur,

Mais pour mériter le bonheur

Il ne faut plus prendre les armes...

Votre pardon est dans mon cœur.

(comiquement.)

Alphonse, n'avez plus d'allarmes,

Aux vaincus j'ai donné des larmes,

Je donne ma main au vainqueur.

D. G O M E Z.

Ah ! quel affront ?

D. R O D R I G U E.

Ah ! quel outrage !

D. G O M E Z.

Mais je gagnerai mon procès.

D. R O D R I G U E.

Pour moi seul j'aurai l'héritage.

L É O N O R E.

Et moi pour doubler vos succès,

Je publierai votre courage.

A L P H O N S E.

Je raconterai vos hauts faits.

D. G O M E Z.

Ah ! je renonce à mon procès.

D. R O D R I G U E.

Cousine, avec vous je partage.

Ensemble.

Ne trahissez pas nos secrets.

A L P H O N S E, L É O N O R E.

A ce prix nous seront discrets.

S C E N E X X I I ET DERNIERE.

L E S P R É C E D E N S, P É D R O, ensuite I N È S.

P É D R O, *à son maître.*

Monsieur la chaise est réparée,

Nous pouvons partir à l'instant.

I N È S, *a Léonore.*

Chez vous la table est préparée,

Messieurs, le dîner vous attend.

T O U S.

A la gaité légère,

Livrons-nous aujourd'hui,

Et n'ayons que l'ennui

Pour adversaire.

F I N.